

il peut nous mettre en état de vérifier l'exactitude de la tradition concernant l'origine du Nouveau Testament; nous ferons enfin l'application des principes posés et nous démontrerons, par l'étude intrinsèque du langage des Évangiles et des Épîtres, qu'il confirme pleinement le témoignage des anciens Pères sur l'origine apostolique du Nouveau Testament.

## CHAPITRE II.

DE LA LANGUE PARLÉE PAR NOTRE-SEIGNEUR  
ET LES APÔTRES.

La question de savoir quelle a été la langue parlée par Notre-Seigneur pendant sa vie mortelle est intéressante en elle-même. Elle excite la légitime curiosité de tous les chrétiens instruits. Notre langage est comme une partie de notre personne et de notre vie, et l'idiome qui a été sanctifié en passant par les lèvres divines du Sauveur, celui qui a servi à prononcer le sermon sur la montagne, les paraboles évangéliques, les discours de la Cène et tous les enseignements que nous a apportés du ciel le Verbe incarné mérite bien d'être l'objet de nos recherches.

Mais en nous livrant à cette investigation, nous ne satisferons pas seulement une pieuse curiosité; nous pourrions atteindre le but plus important encore, que nous avons annoncé, celui d'apporter, par ce moyen, de nouvelles preuves en faveur de l'authenticité des Évangiles et des écrits du Nouveau Testament en général. La langue qu'a parlée Notre-Seigneur est celle qu'ont parlée ses Apôtres et ses Évangélistes. Quoique des circonstances diverses aient engagé les écrivains du Nouveau Testament à écrire en grec,

si le grec n'est pas leur langue maternelle, nous devons retrouver dans les œuvres qu'ils nous ont laissées des traces de l'idiome qu'ils parlaient en Palestine, et nous pourrons ainsi constater, par cet examen intrinsèque, l'origine ju-daique des Évangiles et des Épîtres.

La détermination de la langue parlée par Jésus-Christ et par ses Apôtres a donné lieu à de nombreuses discussions<sup>1</sup>. Nous allons raconter d'abord l'histoire de cette controverse.

<sup>1</sup> Voir, outre les ouvrages que nous aurons occasion de citer plus loin, J. Reiske (1641-1701), *Exercitatio philologica de lingua vernacula Jesu Christi*, in-4°, Iéna, 1670; J. Klaeden, *De lingua Jesu Christi vernacula*, Wittenberg, 1761; H.-Ch. M. Rettig (1799-1836), *De lingua quæ Jesu et Apostolorum tempore in Palæstina in usu fuit* (dans les *Ephem. Giss.*, III, 1). Cf. Em. Kautsch, *Grammatik des Biblisch-Aramäischen*, in-8°, Leipzig, 1884, p. 8; R. N. Cust, *The language spoken by our Lord and His Apostles*, dans ses *Oriental Essays*, série III, in-8°, Londres, 1891, p. 3-17; cf. p. 26-44; H.-L. Strack, *Abriss der biblischen Aramäisch, Grammatik, Wörterbuch*, in-8°, Leipzig, 1896.

ARTICLE I<sup>er</sup>.

## HISTORIQUE DE LA QUESTION.

Le Nouveau Testament nous apprend qu'au temps de Notre-Seigneur on parlait en Palestine une langue appelée langue hébraïque<sup>1</sup>. Les recherches philologiques de notre siècle nous la font bien connaître et il est maintenant facile de s'en faire une juste idée.

On pourrait être induit en erreur sur la nature de cette langue par le nom que lui ont donné les écrivains du Nouveau Testament : elle est appelée hébraïque parce qu'elle était parlée par les Hébreux<sup>2</sup>; mais elle est différente de l'hébreu proprement dit, c'est-à-dire de celui dont se sont servis Moïse, David, les historiens et les prophètes de l'Ancien Testament. La famille des langues sémitiques comprend l'arabe, qui se parlait et se parle encore en Arabie, dans une partie de l'Asie et de l'Afrique; l'éthiopien, qu'on parlait en Éthiopie; l'assyrien, qu'on parlait en Assyrie et en Chaldée; l'araméen, qu'on parlait dans le pays d'Aram ou Syrie et enfin l'hébreu, qu'on parlait en Palestine avant la captivité<sup>3</sup>. Après la captivité, l'hébreu proprement dit de-

<sup>1</sup> Cf. Joa., v, 2; xix, 13, 17, 20; Act., xxi, 40; xxii, 2; xxvi, 14; IV Mac., xii, 7; xvi, 13.

<sup>2</sup> Au premier siècle de notre ère, on appelait communément Hébreux les Juifs qui parlaient un dialecte sémitique, et Juifs Hellénistes (jamais Hellènes) ceux qui parlaient grec. Cf. Act., vi, 1.

<sup>3</sup> Le phénicien, qu'on parlait en Phénicie, différait très peu de l'hébreu proprement dit. Le dialecte moabite, qui nous est connu par la stèle du roi Méša, aujourd'hui conservée au Musée juédaique du Louvre, était aussi à peu près le même que l'hébreu. Voir la stèle de Méša dans *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> édit., t. III, fig. 70 et p. 466-474.

vint une langue morte; il fut remplacé par l'araméen.

L'araméen ou langue du pays d'Aram était usitée, non seulement dans la Syrie, mais aussi en Chaldée et dans l'ancienne Assyrie, où de nombreuses tribus araméennes avaient été déportées par les rois de Ninive et de Babylone. L'ancien hébreu avait les affinités les plus étroites avec l'araméen. Les habitants de Juda et de Jérusalem, transportés sur les bords de l'Euphrate, étant moins nombreux que les Araméens, durent y perdre l'habitude de parler leur propre langue, pour se faire entendre de leurs compagnons d'infortune et aussi des indigènes, à qui l'araméen était devenu familier<sup>1</sup>. C'est parce que les Juifs s'accoutumèrent à parler cette langue en Chaldée qu'elle reçut le nom de chaldaïque, quoique cette dénomination ne soit pas plus exacte que celle d'hébraïque.

L'araméen se subdivisait en deux branches ou dialectes : l'araméen occidental, qu'on a plus spécialement appelé syriaque, et l'araméen oriental, auquel on a donné le nom de chaldaïque ou syro-chaldaïque. Le premier se parlait en Syrie, le second en Babylonie : c'est donc l'araméen oriental que les Juifs apprirent dans ce dernier pays. Après la captivité, étant de retour dans leur ancienne patrie, ils continuèrent à en faire usage, et ils s'en servaient encore du temps de Notre-Seigneur, qui a par conséquent parlé ce dialecte, ainsi que ses Apôtres, comme nous allons le démontrer.

On a émis, au sujet de la langue parlée par le Sauveur, des opinions singulières. On a supposé, par exemple, que Jésus avait parlé latin ou grec. Wernsdorf a écrit un traité : *De Christo latine loquente*<sup>2</sup>. Pour prouver que le Sauveur

<sup>1</sup> Voir ce que nous avons dit sur ce sujet dans *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> édit., t. IV, p. 257-258.

<sup>2</sup> E. F. Wernsdorf (1718-1782), *Sententia de Christo latine loquente*

parlait latin, il s'appuie sur certaines expressions, d'origine romaine, qui se lisent dans les Évangiles.

On rencontre, il est vrai, des mots latins dans les discours du Sauveur : *modius* (boisseau)<sup>1</sup>, *legio* (légion), *quadrans* (la quatrième partie de la monnaie appelée *as*)<sup>2</sup>; mais de l'emploi d'un terme militaire, d'un nom de mesure ou de monnaie<sup>3</sup>, on

*examen*, in-4<sup>o</sup>, Wittenberg, 1771. Voir B. Winer, *Handbuch der theologischen Literatur*, 3<sup>e</sup> édit., 2 in-8<sup>o</sup>, Leipzig, 1838, t. I, col. 557; t. II, col. 833.

<sup>1</sup> Sur le *modius*, voir *Dictionnaire de la Bible*, t. I, col. 1840.

<sup>2</sup> *Μόδιον*, Matth., v, 15; Marc, iv, 21; Luc, xi, 33; *λεγεών*, Matth., xxvi, 53; *κεδράντιον*, Matth., v, 26. On ne peut pas affirmer avec certitude que Notre-Seigneur a employé lui-même ces mots latins dans ses discours, mais rien n'empêche de l'admettre. — Sur le *quadrans*, voir *Manuel biblique*, 9<sup>e</sup> édit., t. I, n. 186, p. 316.

<sup>3</sup> Les écrivains du Nouveau Testament ont employé encore d'autres mots latins, mais tous ces mots sont empruntés à la langue des conquérants et cet emprunt s'explique facilement en Judée. Outre les trois mots que nous avons rapportés, on trouve encore, dans les Évangiles, les Actes et les Épîtres, sous une forme grecque, les termes latins suivants :

*Assarius*, ἀσάριον (diminutif d'*as*, petite monnaie); Matth., x, 29; Luc, xii, 6.

*Census*, κῆνος, « cens, » Matth., xvii, 25; xxii, 17, 19; Marc, xii, 14.

*Centurio*, κεντυρίων, « centurion, » Marc, xv, 39, 44.

*Colonia*, κολώνια, « colonie, » Act., xvi, 12.

*Custodia*, κουστοδία, « garde, » Matth., xxvii, 65, 66; xxviii, 11.

*Denarius*, δηνάριον, « denier, » Matth., xviii, 28; xx, 2, 9, 13; xxii, 19; Marc, vi, 37; xii, 15; xiv, 5; Luc, vii, 41; x, 35; xx, 24; Joa., vi, 7; xii, 5; Apoc. vi, 6.

*Flagello*, φραγέλλω, « flageller, » Matth., xxvii, 26; Marc, xv, 15.

*Flagellum*, φραγέλλιον, « fouets, » Joa., ii, 15.

*Grabatus*, κράβατος, « lit étroit et grossier, » Marc, ii, 4, 9, 11; vi, 55; Joa., v, 8-12; Act., v, 15; ix, 33.

*Libertinus*, λιβερτίος, « affranchi, » Act., vi, 9.

*Linteum*, λέντιον, « linge, » Joa., xiii, 4.

*Libra*, λίτρα, « poids de douze onces, » Joa., xii, 3; xix, 39.

*Macellum*, μάκελλον, « marché où l'on vend de la viande et autres comestibles, » I. Cor., x, 25.

ne peut conclure que celui qui s'en sert parle l'idiome même à laquelle ce mot est emprunté<sup>1</sup>. Dans toutes les langues, on emprunte des mots de ce genre ; le français n'en est pas moins différent de l'anglais, malgré les mots que nous avons pris à nos voisins, comme par exemple, les rails, les wagons et les tramways, etc., et nous ne parlons pas

*Membrana*, μεμβράνα, « parchemin, » II Tim., iv, 13.

*Milliarium*, μίλιον, « mille, » mesure de mille pas, Matth., v, 41.

*Niger*, ἰγερ, « noir, » surnom du prophète Siméon, Act., xiii, 1.

*Prætorium*, πραιτώριον, « prétoire, » Matth., xxvii, 27; Marc, xv, 16; Joa., xviii, 28, 33; xix, 9; Act., xxiii, 35; Phil., i, 13.

*Semicinctium*, ἀμικίνθιον, « ceinture » étroite de linge. Act., xix, 12.

*Sicarius*, σικάριος, « sicaire, » Act., xxi, 38.

*Spiculator*, σπεκουλάτωρ, « satellite, » Marc., vi, 27.

*Sudarium*, σουδάριον, « mouchoir, suaire, » Luc, xix, 20; Act., xix, 12; Joa., xi, 44; xx, 7.

*Titulus*, τίτλος, « titre, inscription, » Joa., xix, 19.

En plus, les noms propres latins : Aquila, Augustus, Cæsar, Cornelius, Felix, Festus, Justus, Marcus, Paulus, Pontius Pilatus, Pudens, Priscilla, etc.

On voit que tous les noms communs empruntés aux Latins désignent ou des objets qu'avait fait connaître la conquête romaine ou des fonctions, etc.

<sup>1</sup> Marcellin Molkenbuhr (1741-1825), religieux franciscain, dans *Die Bibel des Neuen Testaments, übersetzt von Karl van Ess*, in-8°, Paderborn, 1818, a soutenu l'opinion étrange que le Nouveau Testament tout entier avait été écrit originairement en latin. Ant. Joac. Binterim (1779-1855), prêtre catholique, le réfuta dans son *Epistola catholica interlinearis de lingua originali Novi Testamenti non latina*, in-8°, Dusseldorf, 1820. Cf. *Theologische Quartalschrift* de Tubingue, 1820, p. 445-446. Molkenbuhr répliqua dans son *Problema criticum : Sacra Scriptura Novi Testamenti in quo idioma originaliter ab Apostolis edita fuerit?* in-8°, Paderborn, 1821. Binterim lui répondit : *Propempticum ad problema criticum : Sacra Scriptura Novi Testamenti in quo idioma originaliter ab Apostolis edita fuerit? a Marc. Molkenbuhr nuper propositum*, in-8°, Mayence, 1822. Cf. *Theologische Quartalschrift*, 1822, p. 654-677; K. Werner, *Geschichte der katholischen Theologie*, in-8°, Munich, 1866, p. 400-401.

néanmoins anglais, même quand nous employons les termes que nous venons de citer. Quoique les Romains fussent assez nombreux en Judée au premier siècle de notre ère, quoique une partie des monnaies qui étaient en circulation dans le pays portassent une légende latine, la langue des vainqueurs n'y était nullement devenue vulgaire<sup>1</sup>.

Au premier abord, le sentiment de ceux qui pensent que Notre-Seigneur a parlé grec pourrait paraître plus vraisemblable. Cette opinion a eu ses défenseurs; elle en a même encore<sup>2</sup>.

Isaac Vossius fut le premier qui imagina de soutenir que le Sauveur des hommes avait parlé grec. La Judée seule, disait-il, ne pouvait avoir échappé au sort commun des provinces conquises par Alexandre le Grand et ses successeurs; elle ne pouvait avoir conservé seule sa propre langue, au lieu d'adopter celle des conquérants; d'où il concluait que le grec était la seule langue parlée en Palestine depuis l'invasion macédonienne en Asie<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> L'argument tiré des monnaies à nom ou légende latine ne prouve rien. Les pièces d'or étrangères, françaises et anglaises, sont très estimées aujourd'hui dans tout le Levant et partout acceptées avec leurs noms plus ou moins défigurés, sans que ceux qui les reçoivent parlent français ou anglais.

<sup>2</sup> On s'est même demandé si Notre-Seigneur n'avait pas lu des auteurs grecs et latins. Un Allemand, J. F. Mayer, a publié à Hambourg, en 1701, un écrit intitulé : *Utrum Christus legerit Platonem vel Terentium*. Cette question est bizarre. Nous ne trouvons dans les paroles de Jésus-Christ aucune allusion à la philosophie, à l'histoire, à la littérature de la Grèce ou de Rome. Quelques-uns se sont imaginé que ce que dit Jésus-Christ en saint Marc, xvi, 18 : *Si mortiferum quid biberint, non eis nocebit*, était une allusion à la mort de Socrate, et que la parole du Sauveur que rapporte saint Paul, Act., xx, 35 : *Beatius est magis dare quam accipere*, ressemblait à la maxime épicurienne : Ἡδίων τὸ εἶ ποιεῖν τοῦ εἶ πάσχειν (Cf. Aristote, *Ethic. Nic.*, iv, 1, 7, édit. Didot, t. II, p. 39), mais tout cela n'est point fondé.

<sup>3</sup> « Nescio qua ratione factum sit ut hoc nostro sæculo plerique fere

Les prémisses de Vossius étaient fausses : s'il est vrai que l'on parlait grec à la cour des généraux d'Alexandre, devenus rois d'Égypte et de Syrie, il est vrai aussi que le peuple continua à parler copte en Égypte et araméen en Syrie comme le prouve la littérature de ces deux pays.

Dominique Diodati<sup>1</sup> fut néanmoins séduit par la théorie de Vossius et il la soutint à Naples en 1767. Jésus et les Apôtres, d'après lui, parlèrent le grec connu sous le nom de langue hellénistique.

Le savant Bernard de Rossi publia, pour le réfuter, une monographie qui est demeurée célèbre : *De la langue du Christ et des Hébreux de la Palestine depuis le temps des Machabées*, publiée à Rome en 1772<sup>2</sup>. La langue hellénistique, dit-il, était peu connue en Palestine ; Jésus-Christ, comme tous ses compatriotes, parlait un dialecte sémitique mixte ; Rossi appelle ce dialecte syro-chaldaïque.

A la suite de sa publication, il se produisit en Allemagne, où ses conclusions avaient été acceptées par Pfannkuche<sup>3</sup>,

docti Christum et Apostolos hebraice semper locutos fuisse existiment, non autem Græce... Ubi cumque jam ab Alexandri Magni temporibus Græci fuere domini, ibi etiam Græca prævaluit lingua, et absurdum est unam excipere Judæam... In Judæa nulla præter Græcam audiebatur lingua, in urbibus præsertim oppidisque. » Is. Vossius, *De Sibyll. oracul.*, in-18, Lugduni Batavorum, 1680, p. 156-158 ; *Ad iteratas P. Simonii objectiones responsio*, dans ses *Variarum observationum liber*, in-4°, Londres, 1685, p. 375.

<sup>1</sup> Dominici Diodati Neapolitani *De Christo græce loquente exercitatio*, Naples, 1767.

<sup>2</sup> Bernard de Rossi, *Della lingua propria di Cristo e degli Ebrei nazionali della Palestina da tempi de' Maccabei*, in-8°, Parme, 1772.

<sup>3</sup> La dissertation de Bernard de Rossi fut reproduite en allemand, avec acceptation complète de ses idées, par Henri-Frédéric Pfannkuche, *Über die palästinische Landessprache in dem Zeitalter Christi und der Apostel, ein Versuch, zum Theil nach de Rossi entworfen*, dans le t. VII de l'*Allgemeine Bibliothek der biblischen Literatur*, d'Eichhorn,

une opinion intermédiaire. Le D<sup>r</sup> Gottlob Paulus, professeur à Iéna<sup>1</sup>, reconnut que la langue vulgaire des Juifs de Palestine, au commencement de notre ère, était en effet un dialecte araméen, mais, ajoutait-il, il faut aussi admettre que le grec était alors assez répandu dans le pays, et en particulier en Galilée et à Jérusalem, pour que le Sauveur et ses disciples pussent en faire usage dans leurs discours publics, toutes les fois qu'ils le jugeaient à propos<sup>2</sup>.

Paulus fut réfuté par un illustre savant français, Silvestre de Sacy, qui défendit le sentiment qu'avait déjà défendu de Rossi contre Diodati<sup>3</sup>. Sans nier absolument que Jésus et ses disciples aient pu parler quelquefois grec, il montre très bien qu'on n'a aucune preuve qu'ils l'aient fait, et il établit que la langue parlée à cette époque en Palestine était l'araméen.

Aujourd'hui presque tous les savants et les critiques se rangent à l'avis de Bernard de Rossi et de Silvestre de Sacy<sup>4</sup>.

p. 365-480. *English translation*, by John Brown, dans le *Biblical Cabinet* de Clark, 1832, t. II, p. 1-90.

<sup>1</sup> Sur Paulus, voir mes *Mélanges bibliques*, 2<sup>e</sup> édit., 1889, p. 162 et suiv.

<sup>2</sup> « Aramæam dialectum in Palæstina etiam, dum Jesus et Apostoli originæ Ecclesiæ condebant, perdurasse vernaculam, simul tamen græcæ linguæ dialectum, in Galilæa, magisque ad hoc Hierosolymis in vulgus ita notam fuisse, ut in suis adeo orationibus ad populum, quotiescumque consultius hoc ducebant, ea uti potuerunt rerum christianarum instauratores. » E. G. Paulus, *Verisimilia de Judæis Palæstinensibus, Jesu atque etiam Apostolis non aramæa dialecto sola, sed græca quoque aramæizante locutis*. Particula 1<sup>a</sup> et II<sup>a</sup>. Iéna, 1803. Dans Millin, *Magasin encyclopédique*, t. I, 1805, p. 128. Voir, *ibid.*, p. 134-137, le résumé des arguments de Paulus en faveur de son opinion.

<sup>3</sup> S. de Sacy, *Littérature orientale*, dans A. L. Millin, *Magasin encyclopédique*, t. I, 1805, p. 125-147.

<sup>4</sup> Voir Ed. Böhl, *Forschungen nach einer Volksbibel zur Zeit Jesu*, Vienne, 1873, p. 3 ; E. Renan, *Histoire des langues sémitiques*, 3<sup>e</sup> édit., Paris, 1863, p. 224 et suiv. ; Frz. Delitzsch, dans *Saat auf Hoffnung*,

Cependant les partisans de la langue grecque n'ont pas complètement désarmé. Un savant anglais, le D<sup>r</sup> Roberts avait publié en 1862 un écrit dans lequel il soutenait l'opinion de Paulus<sup>1</sup>. Toutes les réfutations dont ce premier ouvrage avait été l'objet ne l'ont pas ébranlé, et il est rentré en lice en 1888 par la publication d'un nouveau volume où il maintient toujours son sentiment<sup>2</sup>. Quelques-unes de ses raisons peuvent paraître spécieuses, mais elles ne sont pas solides. C'est ce que nous allons démontrer.

x<sup>ie</sup> année, Heft IV, p. 195 et suiv.; Id., *The Hebrew New Testament of the British and Foreign Bible Society, a contribution to hebrew philology*, Leipzig, 1883, p. 30-31; Ad. Neulaner, *On the dialects spoken in Palestine in the time of Christ*, dans les *Studia biblica*, in-8°, Oxford, 1885, p. 39-74.

<sup>1</sup> Alexandre Roberts, *Discussions on the Gospels, in two parts*. Part. I, *On the language employed by our Lord and his disciples*, in-8°, Londres, 1862; 2<sup>e</sup> édit., 1864.

<sup>2</sup> Alexandre Roberts, *Greek the language of Christ and his Apostles*, in-8°, Londres, 1888. — On peut voir une critique de cet ouvrage dans la *Classical Review*, t. II, 1888, p. 142-145.

## ARTICLE II.

LE GREC N'A PAS ÉTÉ LA LANGUE DE NOTRE-SEIGNEUR  
ET DES APÔTRES.

Avant d'établir directement que l'araméen était la langue que parlaient Notre-Seigneur et les Apôtres, nous allons exposer et réfuter les arguments de Paulus, du D<sup>r</sup> Roberts et de leurs partisans.

Le premier point qu'ils cherchent à démontrer, c'est que le grec était connu en Palestine. La preuve en est qu'on se servait couramment de cette langue dans plusieurs villes de Palestine, à Sepphoris, à Césarée, à Tibériade<sup>1</sup>. Les monnaies d'Hérode portaient des légendes grecques<sup>2</sup>. On convient, sans doute, que les Juifs n'estimaient guère la connaissance



1. — Monnaie de bronze d'Hérode le Grand.

des langues étrangères<sup>3</sup>; on reconnaît que l'étude du grec fut même sévèrement interdite pendant la guerre contre les Romains<sup>4</sup>; mais on assure que le courant vers l'hellénisme était cependant si fort qu'à certains moments il brisait toutes les digues, de sorte que Gamaliel permit à ses élèves d'étudier la littérature grecque, *hokmat yavanit*, et que certains rabbins

<sup>1</sup> Josèphe, *Ant. jud.*, XVII, xi, 4, dit que Gaza, Gadara et Hippos étaient « des villes grecques ».

<sup>2</sup> Voir Figure 1. ΗΡΩΔΟΥ. Grappe de raisin avec une feuille de vigne. — Η. ΕΘΝΑΡΧΟΥ. Casque macédonien. Dans le champ, un caducée. Cf. de Sauley, *Histoire d'Hérode*, in-8°, Paris, 1867, p. 385.

<sup>3</sup> Josèphe, *Ant. jud.*, XX, xi, 2.

<sup>4</sup> *Sota*, ix, 14.

recommandèrent l'étude du grec, en disant que le *tallit* de Sem et le pallium de Japhet devaient être unis ensemble<sup>1</sup>. Un poète de l'anthologie grecque, Méléagre, dit, dans son épitaphe, que son grec sera compris des Syriens et des Phéniciens; il parle aussi de sa ville natale, Gadara, qui n'était pas fort éloignée de Nazareth, comme si c'était une sorte d'Athènes syrienne<sup>2</sup>. Depuis Alexandre le Grand, les Juifs avaient été perpétuellement en contact avec les Hellènes. Le grec était le moyen de converser avec les sujets des Ptolémées et des Séleucides et avec les étrangers en général. Jésus-Christ dut par conséquent se servir de cette langue pour s'entretenir avec le centurion dont il guérit le serviteur, avec les Grecs qui voulurent lui parler pendant la Semaine Sainte, avec Pilate qui le jugea<sup>3</sup>. Telles sont les raisons données par Paulus et ses partisans.

Personne ne conteste les faits qu'ils allèguent. Qu'il y eût des villes, Césarée, Sepphoris, Tibériade, Gadara, où l'élément gréco-macédonien fût considérable et où l'on parlât en conséquence grec, comme on parle aujourd'hui le français au Caire, à Jérusalem, à Constantinople ou à Athènes, nous n'y contredirons pas. Les étrangers apportaient et gardaient leur propre langue dans les lieux où ils étaient groupés ensemble.

<sup>1</sup> *Midrasch Rabba*, Gen., xxxiv. Les rabbins furent néanmoins en général peu favorables à l'étude du grec. Rabbi Josué Lévi disait qu'il n'était permis d'étudier la sagesse grecque qu'à une heure qui n'appartint ni au jour, ni à la nuit, c'est-à-dire jamais. Rabbi Jochanan permettait de l'enseigner aux jeunes filles, etc. Voir Buxtorf, *Lexicon talmudicum*, édit. Fischer, p. 480.

<sup>2</sup> Voir les trois épitaphes de Méléagre, *Anthologia palatina*, vi, 417-419, édit. Didot, t. 1, p. 352-353. Il dit de Gadara :

<sup>3</sup> Ἄρθις ἐν Ἀσσυρίοις ναυπένα, Γαδάρᾳ.

Dans sa troisième épitaphe, il s'adresse en grec aux Syriens et aux Phéniciens comme aux Hellènes.

<sup>3</sup> Matth., viii, 5-9; xxvii, 11; Joa., xii, 21.

Qu'il y eût aussi des Israélites qui comprissent le grec, cela est également certain. Ceux qui habitaient l'Égypte et les autres pays où cette langue était usuelle devaient naturellement s'en servir. Comme un certain nombre de Juifs hellénistes séjournaient en Judée et en Galilée, il y en avait également toujours dans ces provinces qui parlaient le grec. Quelques-uns de ceux qui étaient nés en Palestine avaient pu également apprendre cette langue; mais rien ne prouve que Jésus et ses disciples fussent de ce nombre.

De ce que les monnaies d'Hérode portent des légendes grecques, il ne s'ensuit nullement que la connaissance de cette langue fût générale dans son royaume. Les monnaies anglaises portent encore aujourd'hui une légende latine, quoique le latin ne soit pas parlé dans la Grande-Bretagne.

Nous n'avons aucune preuve que le Sauveur ait parlé grec au centurion<sup>1</sup>. Cet officier pouvait avoir appris assez d'araméen pour se faire entendre des gens du pays, ou bien il pouvait parler par interprète, de même que les Grecs qui désiraient s'entretenir avec Notre-Seigneur. Les drogman ont toujours été connus en Orient<sup>2</sup>. Aucun des faits allégués n'établit donc la thèse soutenue par Paulus et M. Roberts.

<sup>1</sup> En supposant que le centurion ait eu des rapports directs avec Notre-Seigneur, comme l'admettent certains interprètes, à cause du langage de saint Matthieu, viii, 3, car d'autres, s'appuyant sur saint Luc, vii, 3, pensent que le centurion ne se présenta pas en personne à Notre-Seigneur et que le premier Évangile, supprimant une partie des détails, ne parle pas de l'ambassade pour abréger et attribue au centurion ce qu'il avait fait faire et dire par ceux qui le représentaient. Voir J. Knabenbaner, *Comment. in Matthæum*, 2 in-8°, Paris, 1892, t. 1, p. 313; Cl. Fillion, *L'évangile selon saint Matthieu*, in-8°, Paris, 1878, p. 153.

<sup>2</sup> Voir *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> édit., 1896, t. iv, p. 370, un récit d'Assurbanipal, roi de Ninive, où il est question des interprètes de langues. Le mot « drogman » lui-même est d'origine orientale.

Mais ils apportent encore d'autres raisons. Quand le Sauveur, disent-ils, s'adressait aux foules, comme elles se composaient d'auditeurs de nationalités diverses, il devait se servir de la langue qui était comprise de tous et cette langue ne pouvait être que le grec.

C'est ce dernier point qu'il faudrait démontrer. La plupart des Israélites, au contraire, ne savaient certainement pas le grec. Ce qui est raconté dans le livre des Actes du don des langues et de l'étonnement que manifestent, avec les habitants de Jérusalem, les Juifs de tous pays qui y sont rassemblés, quand ils voient que les Apôtres sont compris de tous leurs auditeurs<sup>1</sup>, venus des diverses parties du monde, nous montre bien qu'il n'y avait pas une langue commune à l'aide de laquelle on pût se faire comprendre de tous en Palestine.

Mais M. Roberts est si prévenu en faveur de son système qu'il va jusqu'à transformer en preuves de son opinion les arguments mêmes qui la détruisent. Si Notre-Seigneur, dit-il, parlait araméen quand il s'adressait à la multitude, pourquoi l'Évangile nous fait-il remarquer que, pour ressusciter la fille de Jaire, il prononça quelques mots en cette langue<sup>2</sup>? C'est évidemment parce qu'il n'avait pas coutume de s'en servir. — Les termes araméens conservés par le texte sacré démontrent, au contraire, que le langage de Notre-Seigneur n'était pas le grec. L'Évangéliste ne les a pas rapportés pour indiquer que Jésus se servit en cette circonstance d'un idiome dont il ne faisait pas ordinairement usage<sup>3</sup>, — rien dans son récit n'autorise à tirer cette conclusion, — mais parce que la grandeur du miracle, produit par deux simples mots sortis de la bouche du maître : *Thalitha coumi*, avait

<sup>1</sup> Act., II, 4-12.

<sup>2</sup> Marc, v, 41.

<sup>3</sup> Saint Luc traduit en grec, VIII, 54, les mots que saint Marc, v, 41, rapporte en araméen.

tellement frappé les spectateurs que ces mots étaient restés gravés dans leur mémoire. Voilà pourquoi saint Marc, qui les avait appris de la bouche du prince des Apôtres, témoin de la scène, nous les a conservés.

Un discours de saint Pierre fournit un autre argument aux partisans du grec. Saint Pierre, parlant aux Apôtres rassemblés au Cénacle, rappelle la fin tragique de Judas et l'usage qu'on fit de l'argent de sa trahison, avec lequel on acheta un champ pour servir de sépulture aux étrangers, puis il ajoute : « Le fait est connu de tous les habitants de Jérusalem, de sorte que ce champ est appelé dans leur langue Haceldama, c'est-à-dire le champ du sang<sup>1</sup>. » Puisque le chef de l'Église explique en grec le sens du mot Haceldama, c'est, dit-on, parce qu'il parlait grec.

On attribue ici à saint Pierre une interprétation qui est de saint Luc. Ce passage de l'auteur des Actes est en réalité tout à fait concluant contre la thèse de Paulus et de M. Roberts. Il atteste d'abord de la manière la plus formelle que la langue qu'on parlait à Jérusalem n'était pas le grec : « Ce champ fut appelé, dans leur langue, Haceldama. » L'interprétation du mot était indispensable pour les lecteurs grecs des Actes, parce que c'est la signification du mot Haceldama, « champ du sang, » qui prouve la vérité de ce que dit saint Pierre. Mais si saint Luc avait besoin de donner à ses lecteurs l'explication d'Haceldama, il n'en était pas de même pour saint Pierre parlant aux Apôtres. Ceux-ci savaient aussi bien que lui l'araméen et comprenaient parfaitement le sens d'Haceldama. Saint Pierre, s'adressant en araméen à ses compatriotes, ne pouvait leur traduire en grec des mots araméens.

Que si l'on voulait supposer, contre toute vraisemblance, qu'il parlait grec aux Galiléens rassemblés avec lui dans le Cénacle, il n'en resterait pas moins vrai que l'interpréta-

<sup>1</sup> Act., I, 19.